

[Entretien pour l'auteur Cesar Fauxbras, avec son petit fils, Anthony Freestone](#)

Unwalkers.com

Suite coup de cœur pour ce livre, j'ai eu la très grande chance en discutant avec les éditions Allia de croiser le chemin du petit fils de l'auteur, et je n'ai pu m'empêcher de le contacter.

Avec une très grande gentillesse, il a accepté de nous en dévoiler beaucoup sur ce grand écrivain, qui à mon triste regret n'est pas assez connu

Let's play :



Bonjour, je vous laisse vous présenter pour connaître le lien entre votre postface , et l'auteur .

César Fauxbras (c'est à dire Kléber Gaston Sterckeman) était mon grand-père, le père de ma mère. Comme il était complètement oublié quand j'ai cherché à publier ou à republier ses écrits, j'ai voulu en dire un peu plus sur lui, ne serait-ce que son vrai nom. A chaque livre publié, je tente d'éclairer son parcours. Pour cela, il me reste les archives familiales et quelques souvenirs que ma mère m'a racontés.



Comment vous est venue cette envie de rééditer votre grand père ?

C'est une vieille idée qui date de mon adolescence à la fin des années 70, quand j'ai lu ses livres pour la première fois. Quand j'étais petit, on m'avait bien dit que mon grand-père avait écrit des livres mais il n'y avait aucun culte de « l'Artiste » de « l'Auteur » dans la famille, bien au contraire. Il n'y avait pas non plus de « tabou » sur le sujet, d'ailleurs. C'est ma grand-mère qui me l'avait révélé. Dans mon souvenir, je devais avoir huit ou neuf ans, elle m'expliquait le sens du mot pseudonyme et m'avait dit que mon grand père avait publié des livres sous un pseudonyme. Comme ma grand-mère était assez menteuse, sceptique, je suis allé demander ce qu'il en était à ma mère qui m'a confirmé la chose en précisant qu'il avait écrit « des livres sur les bateaux qui n'avaient jamais intéressé personne ». Plus tard, elle m'avait raconté que le peu que les livres avaient rapporté à son père avait été perdu au cours d'un procès pour propagande antinataliste. Ce dernier fait est d'ailleurs sans doute vrai.

A l'adolescence, je suis allé chercher ces livres dans la cave de la maison où nous habitons et c'est là que j'ai compris qu'ils n'étaient pas du tout « sur les bateaux » au sens où on pourrait l'entendre... J'ai compris que c'était des livres politiquement engagés qui avaient eu leur importance en leur temps. Les livres avaient été gardés, mais aussi les articles de journaux, les siens et ceux écrits sur les livres ; certaines lettres, aussi. Ces livres m'ont beaucoup plu et je me suis dit qu'un jour, je travaillerai à leur reconnaissance.

Il y a huit ans, trente ans plus tard, j'ai eu des problèmes de santé qui m'ont obligé à rester plusieurs mois chez moi, je ne pouvais aller à l'atelier et j'en ai profité pour réaliser ce vieux projet. Il faut dire aussi que mon grand père avait écrit sur l'enveloppe qui contenait le tapuscrit de *La Débâcle* : *Courrier éditeurs relatif à Sondage 40 d'où il ressort que ces messieurs ne pensent pas que la vérité sur mai 40 soit bonne à dire en 1965. Attendre 1980 (ou 2000 ?)*.

Il y avait aussi pour moi le désir de montrer à ma mère que les livres de son père étaient importants. Hélas, elle est morte quelques mois avant la sortie de *La Débâcle*. Elle savait pourtant que le livre allait sortir mais elle restait, comme toujours concernant la création artistique, sceptique. Evidemment, tout cela, dans l'histoire familiale, est très compliqué...

L'avez vous connu, que représente il dans votre famille ?

J'ai très peu connu mon grand père : il est mort quand j'avais sept ans en 1968. Je ne m'en souviens que comme un grand-père qui nous racontait, à ma sœur et à moi des histoires de corsaires qu'il inventait. C'était d'ailleurs surtout pour ma sœur qu'il les racontait, je crois que je n'y comprenais pas grand-chose. Je me souviens de quelques détails : il avait chez lui une reproduction du buste de Voltaire par Houdon et je ne comprenais pas comment on pouvait avoir chez soi le buste d'un homme aussi laid ; je l'appelais « le moche », j'avais six ans. Je me souviens aussi d'une carte ancienne du monde où l'on voyait, au milieu des océans, des sortes de chimères et des roses des vents. Mon goût pour les cartes vient peut-être de là. Mes grands-parents avaient dans leur chambre une très grande armoire sombre, si grande que mon grand père l'appelait « le quatre-mâts ». Je me souviens avoir regardé avec lui des livres sur la marine ; livres que je possède toujours et dont certaines images m'ont marqué. J'ai toujours ses instruments de marine : un octant en bois et un sextant en métal. Ma sœur garde la machine à écrire sur laquelle il a écrit ses livres.

Si son statut d'écrivain n'était pas du tout valorisé dans la famille, il avait tout de même une « aura ». C'était quelqu'un de très original. Il avait été marin, syndicaliste, écrivain, journaliste, expert-comptable, avait donné des cours de navigation, avait même inventé un instrument de navigation... Ma mère, et tout le monde, je crois, le considérait comme supérieurement intelligent, ce qu'il devait être, mais elle ne comprenait pas sa façon de vivre. Il avait passé un diplôme d'expert-comptable quand il avait quitté la marine marchande mais n'acceptait de travailler que pour les rares clients qui lui convenaient. Hélas, ceux-ci étaient souvent ceux qui ne le payaient pas... Il vivait donc très simplement, avec sa femme et sa fille dans un petit appartement de Vincennes. Agé, il sortait au bois pour promener son chien et jouait aux échecs avec mon père. Il n'avait aucun goût du luxe, une incompatibilité totale avec l'idée d'obligation quelle qu'elle soit. Il n'avait pas de compte en banque et ce n'est qu'à la fin de sa vie, lorsqu'il est tombé malade, qu'il a été inscrit à la sécurité sociale. A part son appartement, il ne possédait rien : aucune bibliothèque, qui me permettrait de connaître ses lectures. Il lisait pourtant beaucoup, mais des livres qu'il empruntait à des amis ou à la bibliothèque municipale. Ma grand-mère m'avait raconté qu'il lui arrivait de retrouver, des années après la mort de son mari, des annotations sarcastiques de lui écrites dans la marge de livres de la bibliothèque municipale. Il paraît que quand il repeignait une pièce, il peignait les murs autour des meubles sans les déplacer, cela lui suffisait.

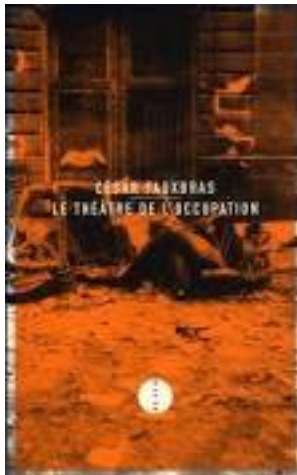
Une ou deux fois dans sa vie, au début des années 30, il a reçu de l'argent de sa famille ou de celle de sa femme, je crois que le prétexte était d'ouvrir une librairie. Mes grands-parents sont alors partis dans le sud de la France, à La Ciotat, ont acheté un petit bateau et ont mené la belle vie et n'ont jamais ouvert aucune librairie. Une fois

l'argent englouti, ils sont rentrés à Paris, sans un sou. C'est ma mère qui m'a raconté cela mais elle-même était alors trop jeune pour s'en souvenir. Que s'est-il vraiment passé ?

Il y a pas mal de zones d'ombre. J'ai une image de mon grand-père et tout d'un coup, en lisant des souvenirs que ma mère a écrits, j'apprends un point particulier, un détail parfois, qui vient bouleverser ce que j'avais imaginé. Sa vie restera un mystère...

J'aurais aimé qu'il écrive ses mémoires mais elles ne m'auraient pas satisfait : il n'aurait parlé que de choses qui lui étaient extérieures ; il parle très peu de lui-même dans les livres. Quand on lit son journal tenu sous l'Occupation (*Le Théâtre de l'Occupation*, Allia) on peut penser qu'il n'avait ni femme, ni enfant. Moi qui suis un lecteur assidu de Michel Leiris et de Paul Léautaud, j'ai du mal à comprendre. Il y a une vingtaine d'années, j'avais commencé à interroger un copain à lui, plus jeune. Il avait, je crois, participé à la fondation du syndicat des officiers de Pont de la Marine Marchande. C'est cet ami qui m'avait raconté que mon grand-père aurait participé au transport d'alcool vers St Pierre et Miquelon au moment de la prohibition aux USA. J'étais trop jeune alors et je n'étais pas préparé à bien mener cette interview. Beaucoup de questions n'ont pas été posées.

Je pense que ma mère, sa fille, a dû souffrir de l'originalité de son père et c'est sans doute pour cela qu'elle avait refusé de lire ses livres. Elle ne conservait de son travail d'écrivain que l'obligation de rester silencieuse dans le petit appartement pour ne pas déranger son travail... Elle m'avait raconté qu'à cette époque, elle avait déclaré à ses parents (elle ne devait pas alors avoir plus d'une dizaine d'années) qu'elle en avait assez de toutes ces histoires d'écriture, de journaux et de syndicalisme et que quand elle serait grande, elle épouserait un plombier. J'ai découvert ça quand j'ai entrepris la nouvelle publication. Une édition de Jean Le Gouin avait alors été faite (publication « pirate », faite sans notre accord, qui a été régularisée par la suite) et je lui en avais donné un exemplaire ; j'étais persuadé qu'elle l'avait déjà lu. Quelques jours après, elle me dit : « c'est intéressant, mais cela fait tout de même bizarre de lire un livre écrit par son père qui raconte des scènes de bordel »... Je lui dis : « mais tu le savais, tu l'avais déjà lu... » et elle m'avoue ne jamais avoir lu les livres de son propre père ! Ma mère était pourtant une femme qui lisait beaucoup... sauf les livres de son père... intéressant... Pourtant, j'ai trouvé dans les vieux papiers familiaux des imitations de journaux que ma mère écrivait quand elle était petite. Elle cherchait manifestement à imiter ce que son père faisait.



J'ai parcouru sa bibliographie, il reste encore pas mal de livres importants à rééditer, est ce prévu ?

Oui, j'en parle avec Gérard Berréby (Allia).

Il reste le « triptyque » Jean Le Gouin (*Jean Le Gouin / Le Corsaire Boiteux* (un inédit que j'ai retrouvé) et *Mer Noire*, trois livres sur les matelots de la guerre de 14-19 (et pas 18 ! c'est précisément le moment de *Mer Noire*) ; un livre (inédit) sur l'idéologie de la Marine Française, qui tente d'expliquer pourquoi tant d'amiraux ont été pétainistes et collaborateurs sous l'Occupation (*Pourquoi la Marine a trahi*) et un livre, *Antide*, déjà publié en 38 sur les désillusions d'un homme de gauche après le Front Populaire. Il faudrait aussi relire les articles de journaux. Certains sont très intéressants comme le récit d'une nuit dans un foyer pour sans abris dans les années 30. Les choses ne changent pas, hélas, et on trouve toujours de bons prétexte pour que les pauvres restent pauvres, qu'ils patientent, pendant que les riches ne font que s'enrichir davantage.



Pensez vous que sa carrière s'est arrêté parce qu'il a été mis hors jeux par l'édition, confère l'histoire du Goncourt ?

Je ne pense pas que la non attribution du Goncourt ait changé grand chose. J'ai aimé raconter cette histoire en détail dans ma postface à *Viande à brûler* parce que ça montre à quel point le succès artistique, à court terme, mais peut-être aussi à long terme, dépend de petites choses qui n'ont rien à voir avec l'art, avec le talent. Les mondes de l'art sont de petits mondes de coteries où certaines personnes font semblant d'en savoir plus que d'autres, mais au fond, personne n'y comprend rien et c'est sans doute normal. Si peu de gens ont des convictions. Il y a des gens de plus ou moins bonne foi, plus ou moins cyniques, plus ou moins arrivistes. L'instinct grégaire est si répandu... les gens ne demandent qu'à suivre le troupeau, c'est à dire suivre celui qui s'est proclamé chef du troupeau.

On pourrait penser que la postérité fera la différence, mais je doute même que la postérité ait un regard spécialement juste. Je suis on ne peut plus relativiste en matière d'art. Il faut bien comprendre Marcel Duchamp...

Cela m'amuse bien de voir que *La Débâcle*, que mon grand-père, malgré tous ses efforts après guerre, n'a jamais réussi à faire publier, a eu un certain succès, il y a deux ans. L'époque a changé et le regard sur l'Histoire aussi... Cela m'amuse aussi de voir la paresse, ou le manque de curiosité des historiens français : le seul livre écrit sur mon grand-père l'a été par un historien anglais (Matt Perry). Comme je suis à moitié britannique, cela me plaît bien. En France, un seul historien, Jean-Baptiste Bruneau, m'a contacté. Philippe Masson ne fait que de petites allusions, d'ailleurs plutôt sympathiques, au livre de Fauxbras, *Mer Noire*, dans son livre sur les mutineries de 1919.

Il semble que Flammarion ne soit absolument pas au courant des auteurs qu'ils ont publiés avant une certaine date (les archives auraient brûlé - ? -) et quand l'édition « pirate » de Jean le Gouin a paru, c'est moi qui ai dû leur rappeler qu'ils détenaient les droits...

Il est tout de même curieux qu'aucun historien ne soit venu interroger Fauxbras avant sa mort sur tout ce qu'il avait vécu. Un documentaire, une interview auraient sans doute été passionnants. C'est intéressant de voir comme on ne possède presque rien des figures qui me semblent essentielles de l'art du XX^{ème} siècle : Leiris, Léautaud, Bove, Duchamp. Parfois, seulement des entretiens radiodiffusés (pour Léautaud et Duchamp), mais très peu de films. Alors qu'il y a des kilomètres de films sur Picasso qui n'intéresseront plus personne dans cinquante ans. Encore qu'on ne sait jamais, tout revient à la mode à un moment ou un autre...

L'oubli de Fauxbras s'explique à la fois par le refus des éditeurs de publier ses livres après la guerre et par son isolement. Beaucoup des pacifistes des années 30 qu'il avait connus (Gaston Bergery, Maurice Wullens etc.) ont sombré dans la collaboration, pas lui. Certains sont morts (Eugène Merle) D'autres étaient staliniens, pas lui. Son regard ne cadrerait pas avec l'histoire officielle d'une France résistante, communiste ou gaulliste.

Une nouvelle génération arrivait. J'ai toujours été frappé par le jeune âge des résistants fusillés que l'on voit sur les plaques dans Paris. Une génération était fatiguée, de la guerre de 14, des désillusions de 36. C'est cela qui est montré dans *La Débâcle*.

On observe cela aussi, l'occultation d'une génération, dans les arts visuels. Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, les artistes allemands des années 20, opposants au nazisme, ont eu une période d'oubli après la guerre et on n'a recommencé à parler d'eux que dans les années 60.

Je me souviens que quand j'étais petit, des années après la mort de mon grand-père, ma grand-mère évoquait parfois d'anciens amis du syndicat qui continuaient à lui téléphoner, à lui demander des nouvelles. Il y avait une sorte de désabusement dans son ton quand elle parlait de cela. Je ne savais pas si ce désabusement concernait les souvenirs du syndicalisme ou les souvenirs de la vie avec son mari... C'est intéressant de penser à ces gens qui continuaient à appeler ma grand-mère, qui ne devait pas être spécialement aimable avec eux, comme un souvenir de leur amitié pour mon grand-père.



César Fauxbras et vous Freestone, pourquoi ? Tant de pseudo en deux mots, le votre un hommage ?

Mon nom n'est pas un pseudonyme... Pour Fauxbras, ce mot désigne un des cordages d'un navire. Je pense qu'il ne voulait pas utiliser le nom de sa famille, installée bourgeoisement dans le Nord. Dans la vie, il utilisait son deuxième prénom, Gaston, plutôt que Kléber. Je pense que ça ne lui plaisait pas trop d'avoir, comme prénom, le nom d'un général, même de la Révolution. Sa famille dans le Nord, avec qui j'ai repris contact lors de la nouvelle publication, continue à parler de lui sous le nom de Kléber. Ces multiples noms me troublaient quand j'étais petit. Pour moi, c'était Papy. Souvent, sa famille, sa femme ou ma mère, l'appelait « Mouche » parce qu'il avait dit un jour qu'il aimerait être une mouche pour entendre, sans qu'on le voie, les conversations des gens.

Et vous que faites vous actuellement ?

Rien, bien sûr...

En fait, je prépare une expo mais je ne souhaite pas mêler les deux activités... Il va de soi, après tout ce que je viens d'écrire que ma volonté de republier les écrits de mon grand père a aussi un sens par rapport à mon activité d'artiste... J'en parle un peu dans ma postface à *La Débâcle*.